

## TAHAR BEN JELLOUN POUR LES ENFANTS ROUMAINS

**Loredana MITITIUC**

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie

À travers *Rasismul pe înțelesul copiilor* (Editura Humanitas Educațional, 2005), la traductrice Véronique Malengreau-Nicolau fait connaître au public roumain un ouvrage à part, destiné aux enfants et écrit par Tahar Ben Jelloun, auteur marocain bien connu et traduit chez nous.

Le livre original comprend deux parties, la première *Le racisme expliqué à ma fille* suivi d'annexes (des textes de loi de l'appareil juridique français traitant du racisme) et la seconde, *La montée des haines*, écrite sept ans plus tard, sous la forme d'un dialogue avec plusieurs correspondants enfants, mais la version roumaine rend seulement la première partie traduite sous le titre global : *Rasismul pe înțelesul copiilor*. Le livre fait partie d'une série de brochés lancés par les Éditions Humanitas Educațional qui comprend aussi *Dieu expliqué à mes petits-enfants* par Jacques Duquesne et la *Philosophie expliquée à ma fille* par Roger-Pol Droit sur des thèmes que normalement on ne discute qu'avec les adultes. Il n'est pas facile de répondre à des questions ayant comme sujet : Dieu, la philosophie ou le racisme et à d'autres que les enfants se posent, même lorsqu'ils n'ont pas l'occasion d'en parler aux adultes. Ce sont de petits traités d'explication pédagogiques qui introduisent une nouvelle mode : la leçon d'éducation civique sous forme de dialogue socratique transposé entre parents et enfants. Comme les autres auteurs qui ont contribué à cette série, Tahar Ben Jelloun a su trouver les mots simples, les exemples parlants, les réponses claires à des questions complexes dans un échange de répliques libre et vrai

que la traductrice a bien rendu dans un roumain accessible aux enfants.

Il est important de signaler que *Le racisme expliqué à ma fille* n'est pas le seul livre de jeunesse de l'auteur. Outre *L'islam expliqué aux enfants*, Tahar Ben Jelloun a écrit un album jeunesse, intitulé *Rachid, l'enfant de la télé*, édité chez Seuil Jeunesse en 1995 et illustré par Baudoin, l'histoire d'un enfant qui, oublié par la télévision, découvre un jour le Maroc.

Le but de Tahar Ben Jelloun, qui est évidemment pédagogique, est de faire une démonstration de la fausseté des prémisses des mythes du racisme, car l'innocence des enfants permet le modelage d'un jugement correct sur l'égalité des races et l'écartement d'une telle attitude inhumaine du comportement des petits. Les enfants forment une catégorie encore réceptive et désireuse d'apprendre les idées vieillies des racistes qui ont toujours beaucoup d'adeptes. L'écrivain insiste continuellement sur la signification importante de l'éducation. « Un enfant ne naît pas raciste », tout dépend de son éducation et son environnement. La démonstration, bien argumentée par des exemples choisis soit de l'histoire soit du quotidien des enfants, a été faite à la suite de la participation de l'écrivain avec sa fille, le 22 février 1997, à une manifestation contre le projet de loi Debré sur l'entrée et le séjour des étrangers en France. La multitude des questions nées de l'innocence de sa fille a donné ce véritable « dictionnaire » explicatif de termes et de mots liés au racisme. Toutes les explications données aux termes qui y renvoient contiennent des éléments linguistiques qui offrent une touche de couleur à la langue et comportent autant d'informations sur une culture que l'étude de son histoire. Elles nous transportent du domaine purement social et historique au domaine linguistique.

Le questionnement de l'enfant sur les multiples dimensions du racisme oblige l'écrivain à préciser le sens des mots. D'où la remarque que le racisme passe tout d'abord par le langage, certaines expressions telles : *rire jaune*, *tête de turc*, *travail d'arabe* véhiculant des préjugés xénophobes. Un tel texte opère donc avec des désignateurs culturels ou des culturèmes.

Notre présentation se propose une courte réflexion empirique sur un certain nombre de points de résistance qui apparaissent à la lecture de la traduction qui a, en grand, le naturel, la clarté et la précision de l'original.

Le dialogue entre père et fille, qui refont le couple maître/écolier, a la limpidité du discours pédagogique et didactique de la version française, avec une légère touche affective : « Da, copila mea. Dar asta nu e tot. Tu ai uitat violența și voința de a domina pe alții » (p. 28).

Qu'il s'agisse du titre, des noms propres, ou des références historiques et littéraires, les options retenues par la traductrice aident à orienter l'interprétation.

Nous nous intéressons aux référents culturels immédiatement repérables à la lecture, c'est-à-dire, les éléments qui ressortent du texte, de par leur typographie. Nous examinons, ensuite, le cas des référents culturels présents sous forme d'allusion, et dont le repérage s'avère moins aisé. Enfin, nous nous attachons au problème délicat des connotations véhiculées par certains éléments culturels.

Les plus immédiats points de résistance concernent les noms propres des personnages et des lieux. Dans ce cas, deux critères semblent pertinents, l'usage et la cohérence. Pour les noms de personnes, la tendance dominante aujourd'hui est de les laisser sous leur forme originale, car la traduction peut s'orienter trop explicitement vers ses lectures, risquant de devenir une adaptation localisée. Le repérage est relativement aisé lorsque le désignateur de référents culturels est un nom propre : *la Thora*, *le Coran*, *Jean Amrouche*. La perception d'un tel désignateur nom propre peu connu ou inconnu par les enfants renvoie à des ouvrages tels que les encyclopédies, les dictionnaires des noms propres ou d'autres ouvrages spécifiques mais qui pourraient être remplacés dans un tel ouvrage par un petit lexique en annexe, malheureusement absent dans la version roumaine.

Un certain nombre de prénoms sont en fait des formes de traduction phonétique de prénoms d'origine arabe : *Muhammed* en arabe, devenu *Mohammed* en français, devient en roumain

*Mohamed ; Urbain II – Urban al doilea*. La traductrice choisit de ne pas tout traduire et garde tel quel *Abdou* (qui a en roumain l'équivalent *Abdul*). Généralement les noms de famille préservent leur forme originale, tandis que les prénoms sont traduits par la plupart des traducteurs. On remarque que le nom non-traduit est copié avec une graphie changée dans le texte d'arrivée : *Céline-Celine*.

Dans le cas des mots tels : *islam, musulman, Coran, Thora, couscous, berbère*, l'opacité du texte est plus forte encore ; elle ne peut s'interpréter que par rapport aux repères civilisationnels du Proche-Orient. Transposées dans une autre langue et dans une autre culture, ces références produisent l'effet inverse : ce qui dans le livre original rapprochait devient dans la langue d'arrivée un facteur d'éloignement. L'effet est d'autant plus grand que l'histoire et la culture arabe sont encore peu connues en Roumanie.

Parfois la composante culturelle est constituée par une information plus rare qui nécessite des recherches dans divers ouvrages encyclopédiques ou autres. En voici un exemple qui révèle, de plus, l'interférence du rare et du culturel : « Déjà, à une époque très ancienne, l'époque de la préhistoire, celle qu'un romancier a appelée "la guerre du feu" ». (p. 21) ou ailleurs : « Un poète a dit : 'L'humour, c'est la politesse du désespoir' » (p. 39).

Il y a dans cette traduction des cas de désignateurs pour lesquels la référence culturelle est immédiatement perceptible, ils ne posent pas de problèmes au traducteur dans la mesure où il s'agit d'un simple report ou d'une traduction : *abid, apartheid, hutus (hutu), tutsis (tutsi), métissage (metisaj)*.

Il est clair que les références sont implicitement construites par l'énonciateur en référence au pays qui l'entoure et où se trouvent également les lecteurs du texte original. Certains désignateurs renvoient non plus à la civilisation mais à la culture du pays concerné. Ainsi on y trouve des références à Montaigne, une citation de Jean-Paul Sartre de sa pièce *Huis clos* et une du poète algérien Jean Amrouche.

Le repérage des désignateurs de référents culturels peut être délicat ou trompeur pour ceux plus ou moins implicites, effectués à l'aide de l'ellipse ou bien des pronoms ou de substituts. Le terme en ellipse peut renvoyer à un désignateur qui risque de ne pas être identifié par le lecteur rapide, inexpérimenté ; par exemple dans le texte suivant :

*- Papa, si le raciste est un homme qui a peur, le chef du parti qui n'aime pas les étrangers doit avoir peur tout le temps. Pourtant, chaque fois qu'il apparaît à la télévision, c'est moi qui ai peur ! Il hurle, menace le journaliste et tape la table[...].* (p. 15)

Il est assez difficile pour le petit lecteur roumain d'identifier d'un coup qu'il s'agit de Le Pen et son parti, mais il est tout aussi vrai que ce n'est pas nécessaire pour la compréhension du texte :.

Voyons quelques choix faits par la traductrice :

*Ma race est belle et noble ; les autres sont laides et **bestiales**.*  
(p. 26)

*Rasa mea este frumoasă și nobilă, cealalte sunt urâte și **bestiale**.* (p. 24)

*- Est-ce que les racistes ont le sens de **l'humour**, je veux dire de l'humour ?* (p. 39)

*- Rasiștii au simțul ... **umorii**, vreau să spun al umorului ?* (p. 36)

Elle choisit des mots qui ont des connotations parfois différentes dans la langue roumaine, ce qui est le cas aussi pour la traduction du mot français *esclavage* par *sclavajul*, mot ancien et rarement utilisé de nos jours.

Dans d'autres cas, la traductrice procède par adaptation et préfère renoncer à la traduction en roumain de certains termes qui parlent du racisme tel : *rital*, *bicot*, *bougnoule* ou de changer complètement l'envoi référentiel d'un continent à un autre « rire

jaune » devient par une localisation culturelle « treabă țigănească », plus compréhensible pour un enfant roumain.

La dernière phrase, qui conclut le texte, souffre d'une transfiguration subjective du sens dans la traduction roumaine :

- *Papa, je vais dire un gros mot : le raciste est un **salaud**.*
- ***Le mot est faible, ma fille, mais il est assez juste.***
  
- *Tată, am să spun un cuvânt tare urât, rasistul este un **netrebnic**.*
- ***Cam așa ceva, poate și mai mult.***

Cette solution atténuée à notre avis le sens de l'original et nuit ainsi à une position stratégique de conclusion.

On regrette dans cette traduction l'absence des notes explicatives à la fin du texte ou de l'incrémentilisation (introduction dans le texte des structures expliquant le terme). L'univers informationnel, culturel et civilisationnel d'un enfant français est différent de celui d'un enfant roumain. Alors que l'existence d'un glossaire à la fin du livre aurait bien aidé le petit lecteur. On peut penser que cela relève du choix éditorial et que cette absence participe du souci de ne pas faire obstacle au plaisir de la lecture fait important surtout lorsqu'on a affaire à un discours de type non-fictionnel.

La principale qualité de la traduction en roumain du texte de Tahar Ben Jelloun est le discours pédagogique et explicatif qu'elle transfère avec clarté et fluidité. Elle réussit aussi à reproduire l'effet intégral du texte original chez le lectorat roumain. Agréable à lire, faite dans un langage adapté aux besoins des enfants, elle suscite les mêmes curiosité et émotions que le texte de départ.